

ANDRÉA DECAUDIN



CRIME, BOTANIQUE & kombucha



BELLADONE

ANDRÉA DECAUDIN

CRIME, BOTANIQUE & KOMBUCHA

« Au royaume des boutures, personne n'est à l'abri
d'un coup de sécateur dans le dos. »

Après avoir été remerciée de l'émission de jardinage qu'elle animait depuis plus de dix ans, Hazel Ashford quitte Londres pour le calme de son cottage dans les Cotswolds. Entre cueillettes d'automne, ateliers de fermentation et soirées au pub, l'ancienne star du petit écran pensait se mettre au vert.

Jusqu'au jour où, après un dîner mondain à Highmore Hall, manoir réputé pour ses prestigieuses retraites bien-être, un corps est retrouvé dans la cuisine. À ses côtés, une curieuse préparation à base de plantes sauvages. Hazel en est convaincue : la victime a été empoisonnée. Mais la police refuse de prendre ses soupçons au sérieux. Alors Hazel décide de mener l'enquête elle-même, quitte à remuer quelques plates-bandes et à déterrer les secrets les mieux enfouis de son petit village anglais.

Dans la lignée d'Agatha Christie, Andréa Decaudin signe un premier roman drôle, ludique et délicieusement mordant, porté par une enquêtrice au flair infailible !



Andréa Decaudin, journaliste *lifestyle* et biologiste de formation, est passionnée par les saisons, l'Angleterre, les livres, le thé et le kombucha. Très suivie sur les réseaux sociaux, elle a publié plusieurs ouvrages pratiques avant d'écrire son premier roman, *Crime, botanique & kombucha*.

ISBN : 978-2-488853-12-5



19,90 € Prix TTC France

Rayon : Roman policier
Design : © Pauline Ortlieb





Remède ou poison, la belladone, parfois surnommée « cerise du diable » ou « bouton noir », accompagne les femmes depuis des siècles dans leurs soins comme dans leurs vengeances.

Les éditions Belladone sont nées de l'envie d'explorer toutes les nuances du noir au féminin. À l'image de cette plante empoisonnée, nos héroïnes séduisent, déroutent et peuvent s'avérer mortelles. Méfiez-vous des apparences...

CRIME, BOTANIQUE
& KOMBUCHA

© Belladone, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-488853-12-5
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions Belladone) et sur Instagram (@editionsbelladone).

Belladone s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Andréa Decaudin

CRIME, BOTANIQUE & KOMBUCHA

Roman



À Tante Hélène,

*Tes meringues, ta tarte au flan, tes pulls en laine
qui grattent et ta liqueur d'oranges.
Sur la route, tu disais : « Oh, il m'enmièle, celui-là ! »,
pour éviter les gros mots devant nous,
alors que c'était toi, la chauffarde.
Puis j'ai grandi, et tu m'as offert une Smart.
C'était la belle époque !
Tu as été la mamie de nos rêves, inattendue et pourtant
si évidente. Tellement moderne, aussi.
Tu as été notre phare dans la nuit.*

Nous ne t'oublierons jamais.

LES HABITANTS DE WILLOWCOMBE, GLOUCESTERSHIRE

Margaret Riddell, gérante du pub le *Gin & Gubbin's*
Lord Percy Milton, tient le bar du pub le *Gin & Gubbin's*
Rose Thomlin, gérante de l'épicerie bio le *Rose's Pantry*,
mariée à Callum Thomlin

Callum Thomlin, apiculteur au domaine d'Argyle,
marié à Rose Thomlin

Marianne Wentworth, créatrice des retraites bien-être
« Douze heures avec Marianne »

Iris Beresford, professeure de yoga et bras droit de
Marianne Wentworth

Vera Templeton, assistante personnelle de Marianne
Wentworth

Gary Templeton, fils de Vera Templeton

Arthur Braidmiller, maître d'œuvre indépendant

Dottie Cresswell, femme de ménage, mariée à Reg
Cresswell

Reg Cresswell, jardinier communal, marié à Dottie
Cresswell

Nora et Alan Allsop, gérants du restaurant le *Gilded Nook*,
au domaine d'Argyle

Leçon n° 1

Ayez le courage de ne pas être aimé.

En créant votre business – ce qui est sans doute votre intention si vous lisez ces lignes – vous serez amené à faire des choix tranchés.

Et cela dérangera.

Mais si c'était facile de réussir, plus de gens le feraient. Voilà pourquoi certains vous le reprocheront.

Les gourous du développement personnel vous font croire que le mot « courage » vient étymologiquement de cor, qui signifie « cœur » en latin. Je vous prie de ne pas les croire.

Observez ce mot sous un autre angle. Cou-rage. C'est le mot « rage » qui ressort.

Soyez discipliné. Vous êtes né pour ajouter de la valeur au monde, alors arrêtez de vous trouver des excuses et retroussez vos manches.

Mais ne me croyez pas sur parole. Pendant que vous lirez ces leçons, gardez votre esprit critique et façonnez votre propre légende à partir de ce qui résonne en vous.

Je vous promets que l'aventure en vaut la chandelle.

On ne travaille pas à la télévision lorsque l'on est *prosopagnosique*, un mot étrange pour désigner la difficulté à reconnaître les visages. Un peu comme ceux qui ne retiennent jamais les prénoms, même s'ils essayent du mieux qu'ils peuvent. Pas par négligence ou mépris, mais parce que l'information glisse comme l'eau sur une vitre sale.

Malgré ce handicap invisible à l'œil nu, Hazel Ashford avait tenu bon, avec brio même. Dix années passées à prouver, avec une détermination farouche, qu'elle avait sa place dans un monde dont elle ne détenait pas vraiment les codes.

Passionnée par le vivant, elle avait entamé des études prometteuses de biologie des organismes à Oxford, qui l'auraient sans nul doute menée vers un prestigieux poste au muséum d'histoire naturelle de l'université. Du moins, c'est ainsi qu'elle avait envisagé l'avenir. Mais son audace un brin idéaliste, doublée d'un charme évident, n'avait pas échappé à un directeur de chaîne de télévision joueur.

À la recherche d'un nouveau visage pour son émission, il était venu assister, un jeudi soir, à la conférence-débat ouverte au public de l'un des *colleges* de l'université. En tant qu'étudiante, Hazel y était invitée d'office. Venue en simple spectatrice, elle avait finalement lâché quelques remarques pertinentes et documentées lors de la séance de questions.

Le patron de chaîne avait instantanément flairé son potentiel, et il ne s'était pas trompé. Lorsque, plus tard, il lui avait fait passer des essais en studio à Londres, Hazel avait crevé l'écran. Devant une caméra, elle captivait. Alors, quand il lui avait proposé de signer pour prendre ce virage professionnel insolite et bien payé, elle avait accepté. Hazel avait constamment besoin de nouveaux défis, et celui-là ne manquait pas de panache, au fond.

Seulement voilà. Dix années étaient passées et dans l'ensemble, le rêve avait tourné à l'aigre. Elle repensa à ce jour fatidique où, en plein tournage, Fred, son producteur, lui avait glissé à l'oreille qu'il fallait qu'ils « parlent ». Hazel n'avait rien vu venir, et tout était allé très vite.

À la télévision, vous pouviez coanimer une émission de jardinage assez suivie, comme *Ça pousse chez vous* !, et demeurer sur un siège éjectable. Car derrière les audiences se jouait l'art subtil de flatter les ego en place. Et à ce petit jeu, Hazel était incroyablement mauvaise.

Donc, quand le couperet tomba, elle fut prise de court, mais pas vraiment étonnée. D'ailleurs, ce n'est pas la tristesse qui l'envahit alors, ni la colère, mais le sentiment d'avoir été dupée ; la nouvelle coanimatrice, une jolie rousse pleine de fraîcheur, était dans les cartons depuis des semaines. Il était prévu qu'elle reprenne les rênes de l'émission à la rentrée de septembre.

Ambrose Fairchild, le coprésentateur fantasque et snob de *Ça pousse chez vous !*, avait même participé au recrutement de Blythe lors d'un casting organisé en secret par la production. Tout le plateau était au parfum depuis longtemps déjà.

Hazel songea ironiquement que même au royaume des boutures, personne n'était à l'abri d'un coup de sécateur dans le dos.

Comme le stipulait son contrat, il lui restait six épisodes de *Ça pousse chez vous !* à tourner. Elle dut clore sa série d'enregistrements à un rythme effréné, dans une atmosphère pesante. Ce fut laborieux mais professionnel, de son côté comme de celui d'Ambrose. Jamais le ton ne monta, mais les équipes finirent sur les genoux. Et au soir du dernier tournage, Ambrose confia à Hazel, le regard mouillé :

— Tu vas nous manquer. Et ne crois pas que la décision a été facile. Ton sourire illuminait cette émission.

— Merci Ambrose, j'ai adoré faire partie de cette aventure. Et oui, notre duo fonctionnait bien.

Elle s'était repassé en boucle ce court échange, se flagellant de ne pas avoir pris la mesure de ce qu'Ambrose avait sous-entendu ; balayant d'un revers de main ses études de biologie dans l'une des plus grandes universités du monde, et toute l'expertise qu'elle avait apportée à l'émission au fil des ans. Au final, de leur collaboration, il n'avait retenu que son « sourire ». Hazel avait dans son escarcelle toute une série de répliques bien senties qu'elle avait formulées intérieurement. Mais elles n'étaient jamais parvenues jusqu'aux oreilles d'Ambrose, bien sûr. « Oui, vraiment, il est temps de tourner la page », avait-elle conclu.

Ainsi, en ce mois de septembre humide et tiède, alors que tout le monde avait repris le chemin de l'école,

Hazel, elle, faisait exactement l'inverse. Sans travail ni relations dans le milieu pour l'aider à rebondir, elle avait décidé de quitter Londres, au moins provisoirement. Le temps de réfléchir.

Elle prit le volant de sa citadine, direction les Cotswolds. Mais, dans toute sa fougue, elle était loin de se douter que son automne dans la campagne anglaise allait prendre un tournant stupéfiant, telle une digue qui cède et libère la rivière. Si Hazel avait pu lire l'avenir, aurait-elle plongé tête la première dans ces flots incertains ? Nul n'aurait su le dire.

2

À mesure qu'elle pénétrait un peu plus profondément dans les terres, la voiture d'Hazel ondulait à travers les vastes prairies caractéristiques du relief vallonné du sud-ouest de l'Angleterre. « Comme on respire, ici ! » songeait la jeune femme avec reconnaissance. De magnifiques pâturages, clos de murets de pierre sèche, s'étendaient à perte de vue, parsemés de touches cuivrées typiques de l'automne anglais.

Hazel était toujours surprise par l'étroitesse des routes, presque des chemins, qui menaient aux différents hameaux. Chaque virage réservait son lot de surprises : allait-elle se retrouver face à une voiture l'obligeant à reculer pour trouver un accotement et la laisser passer ? Ce charme des routes de campagne menant dans le Gloucestershire lui procurait un peu de stress, mais elle l'oubliait vite, tant elle était émerveillée par la vue de ces collines aux couleurs chaudes et mordorées.

À chaque saison son théâtre, et l'automne dans les Cotswolds était réjouissant ; le mois de septembre touchant à sa fin, le paysage avait perdu ses couleurs

estivales vibrantes et contrastées au profit d'un flou artistique aux mille éclats dorés. Hazel baissa sa vitre. Une odeur de bois sombre saturait l'air humide.

— C'est beau, tu ne trouves pas ? demanda-t-elle à Brookie, posté – ou plutôt prostré – sur le siège passager.

Il semblait bien incapable de profiter du paysage et de la brise vivifiante qui fouettait son pelage tout neuf. Le petit teckel couleur chocolat, qui entraît tout juste dans son onzième mois d'existence, affichait un air de chien battu. Il parvenait depuis peu à supporter la voiture sans souffrir de nausées, mais de justesse.

— Nous y sommes presque, je te le promets !

En fin d'après-midi, elle arriva enfin à Willowcombe. C'est dans ce village typique des Cotswolds que, deux ans auparavant, Hazel et Jasper avaient décidé d'acheter un petit cottage pour leurs week-ends champêtres. *Bruar Cottage* représentait le choix idéal : alors que les prix de l'immobilier dans la région ne cessaient de grimper, leur modeste maisonnée offrait beaucoup de charme, et la possibilité d'effectuer des travaux de rénovation qui pourraient facilement augmenter sa valeur. C'était parfait : Hazel bénéficiait d'un formidable terrain de jeu pour ses élans créatifs, tandis que Jasper y voyait un lieu « de repli » dans un hameau convivial mais pas tapageur, avec un pub à proximité.

Bruar Cottage était situé à proximité du centre du village que l'on pouvait rejoindre à pied – centre qui se résumait à l'église, l'ancien presbytère reconverti en salle des fêtes, l'élégante épicerie bio, et un peu plus haut, le pub. Toutefois, leur maisonnée n'était pas au cœur de l'action, ce qui lui conférait une tranquillité bienvenue.

Hazel se gara sur le petit parking pavé de pierres anciennes réservé aux riverains, mit sa laisse à Brookie

et descendit de la voiture. La joie débordante du teckel faisait plaisir à voir, mais elle était encombrante. Hazel mit quelques minutes à décharger le coffre, plein de sacs de linge et de victuailles – de quoi tenir pendant les jours à venir.

Une fois chargée, Hazel s'engagea sur le trottoir, précédée de Brookie qui trottnait gaiement. Ils passèrent d'abord devant le cottage de la famille Granger. La branche d'un rosier ancien *Winchester Cathedral* dépassait de la grille. On pouvait sentir le délicat parfum de ses fleurs couleur crème anglaise, qui se mêlait aux notes chaleureuses des feux de cheminées alentour.

Elle aperçut Reg qui désherbait une allée. Le jardinier des Granger officiait au cottage en l'absence de ses propriétaires londoniens, histoire de garder la maison. Elle tenta sa chance :

— Bonjour, Reg. Heureuse de vous voir, depuis le temps !

Le vieil homme ne prit même pas la peine de lever la tête. « Toujours aussi sympathique », pensa Hazel en pénétrant dans le jardin de *Bruar Cottage* par un mignon petit portillon en bois peint de cette teinte qu'elle avait baptisée « vert Cotswolds ». Une nuance qu'elle n'avait vue nulle part ailleurs, pas même dans le sud de la France qu'elle connaissait un peu, réputé pour ses volets aux magnifiques nuances de bleu-vert, gris-vert ou vert olive.

Cette couleur des boiseries si particulière, ainsi que la pierre blonde typique de la région la touchaient profondément, sans parler de l'immense glycine probablement centenaire, avec ses entrelacs de bois nouveaux courant le long du mur qui séparait son cottage de celui du voisin. Hazel avait lu dans un journal local que le sud de l'Angleterre était connu pour ses glycines spectaculaires. L'une des plus anciennes, celle de Grey's Court,

datait de 1890 ! Chaque année au printemps, les passionnés de jardin encombraient les lignes téléphoniques du domaine pour savoir si la plante était enfin en fleur. Hazel avait longtemps rêvé d'un jardin remarquable à chouchouter. *Bruar Cottage* pourrait devenir son œuvre, qui sait ?

La jeune femme ferma le portillon et lâcha Brookie. Joyeux, le jeune chien marqua son territoire sur chaque centimètre carré de verdure disponible. Amusée par son entrain, elle l'observa un moment puis traversa le porche, tourna enfin la clé du cottage et ouvrit grand la porte. Ses épaules se détendirent presque instantanément.

Et même si l'endroit sentait vaguement la poussière et le renfermé, si elle avait faim et froid, et si elle ignorait quel tournant sa vie allait prendre, Hazel soupira, ravie et pleine d'espoir. Ses vacances pouvaient enfin commencer.

3

Le lendemain, Hazel s'éveilla aux aurores, bercée par le chant flûté d'un rouge-gorge. Il ne l'avait pas tirée de son sommeil, pourtant. Brookie était le seul responsable. Dès 7 heures du matin, fébrile, il avait erré entre la chambre et le salon. Tout le rez-de-chaussée, excepté la cuisine, était en parquet de pin brut, ce qui donnait une ambiance très chaleureuse au cottage. Le problème avec le parquet, c'est qu'il servait aussi de caisse de résonance aux petites pattes griffues du teckel. Investir dans un grand tapis bien moelleux résoudrait le problème.

Encore un peu vaseuse – il lui fallait généralement une bonne demi-heure pour émerger –, Hazel s'étira dans le grand lit en fer forgé qui faisait face à la porte-fenêtre. Instantanément, elle sentit des courbatures la traverser. La route avait été longue la veille. Prendre seule l'autoroute depuis Londres l'avait forcée à rester concentrée presque deux heures durant, afin de tempérer son anxiété des voies rapides. Une fois arrivée, elle avait à peine eu le temps d'allumer le radiateur de la chambre et de faire le lit ; le sommeil l'avait terrassée.

À la fatigue physique s'ajoutait le contrecoup psychologique des récents événements.

Mais cette nouvelle journée s'annonçait prometteuse. Surtout, Hazel voulait honorer son engagement : sur un coup de tête, se sachant partie pour la campagne, elle avait décidé de proposer au village un atelier « Cuisine de fleurs sauvages ». L'événement aurait lieu mercredi, deux jours plus tard, et il nécessitait beaucoup de préparation. Alors avant de s'y mettre, un bon thé fumant – voire une théière entière – était de rigueur. Cette perspective réconfortante la motiva à sortir de son lit douillet.

Dans la cuisine, pendant que l'eau chauffait, elle approcha son visage de la fenêtre. Ses petits carreaux pleins de charme conféraient au cottage son allure authentique, mais empêchaient la lumière de pénétrer. Dommage, car de ce côté de la pièce, la vue plein est donnait sur le magnifique jardin. C'était un matin brumeux comme elle les aimait. L'atmosphère semblait surnaturelle avec ses volutes de vapeur s'échappant du sol, tandis que les rayons du soleil tentaient une percée à travers le noisetier mordoré.

Hazel voulut allumer le poêle à bois, un des éléments qui avaient provoqué son coup de cœur ici, dans la cuisine : l'idée de préparer le petit déjeuner dans la chaleur enveloppante d'un bon feu. Et, peut-être un jour, entourée de ravissants bambins aux joues rosies, prêts à partir pour l'école. Il restait du bois à l'intérieur, ce qui lui évita de traverser le jardin pour s'approvisionner dans la grange aux bûches. Néanmoins, elle devrait s'y atteler tôt ou tard. Car désormais, Jasper ne serait plus là pour le faire. C'était un fait qu'elle commençait tout juste à accepter.

Un peu moins de six mois avant qu'elle soit remerciée de sa propre émission, son couple avait volé en éclats.

Hazel avait dû se rendre à l'évidence : cela ne fonctionnait plus. Longtemps, elle avait cru pouvoir convaincre Jasper de fonder une famille, en vain. Même s'il avait été relativement clair dès le début à ce sujet, il avait toujours maintenu la porte légèrement entrouverte ; elle s'était imaginé qu'il changerait d'avis avec le temps.

C'était précisément cela, le plus douloureux : sans un non ferme et définitif de la part de Jasper, Hazel ne pouvait pas entamer son deuil d'une famille dont elle rêvait depuis l'adolescence. Mais Jasper était tout simplement incapable de prendre la moindre décision importante dans sa vie. Ce trait de caractère hérité de son père avait intoxiqué leur relation. Une indécision chronique terriblement frustrante.

Pour les vacances, par exemple, Jasper hésitait de manière malade sur le lieu, la durée, ou le moyen de transport. Chez l'habitant, à l'hôtel, en gîte ? En juillet, en août ? Heureusement pour eux deux, il n'avait pas hérité du gène de la pingrerie. Lorsque son indécision les mettait au pied du mur, Jasper n'hésitait pas une seconde à prendre la dernière location restante, même au prix fort. Hazel était tout de même parvenue à retourner la situation en leur faveur à tous les deux, en convainquant Jasper d'investir ensemble dans la pierre, à *Bruar Cottage*. Ce travail au corps avait pris du temps, mais il s'était conclu de la plus heureuse des manières. Finalement, le plus frustrant était de constater que l'indécision de Jasper ne franchissait pas la sphère privée. Aux dernières nouvelles, son patron en était très satisfait !

Hazel aurait largement pu s'accommoder d'un petit ami inconstant, mais pas sur un sujet aussi crucial que les enfants. Elle avait trente-quatre ans, l'heure tournait, et l'amour n'était pas – plus – assez fort pour compenser la

peine que le « non, ou bien peut-être » de Jasper lui infligeait au quotidien. Alors, après cinq ans de relation tranquille et rassurante, elle avait pris une décision difficile.

Jasper s'y était d'abord opposé. Il lui avait laissé porter la responsabilité de leur rupture, comme il lui avait laissé, cinq années durant, la responsabilité de maintenir leur couple à flot malgré leurs différends (Hazel aussi avait ses défauts : Jasper lui reprochait ses pensées obsessionnelles et l'intensité qu'elle mettait dans chacune de ses nouvelles passions).

C'était injuste. Et, alors même que la décision venait d'elle, Hazel s'était sentie abandonnée. Elle avait mené seule un combat perdu d'avance, et il fallait maintenant tout reconstruire. Mais elle était forte et déterminée. Il était de son devoir d'avancer, de retrouver la joie malgré les déconvenues qui s'accumulaient.

Après avoir lancé le poêle, Hazel enfila sa veste mi-saison et ses bottes Wellington, saisit sa tasse de thé et sortit Brookie. Une fois le nez dehors, elle sentit l'odeur de l'aube, de la mousse et du feu de bois envahir ses narines. Une brise lourde et humide caressa son visage, faisant tournoyer autour d'elle les premières feuilles fauves, caramel et cuivrées. Leur danse s'achevait sur le sol encore tiède et joyeux de la fin d'été, où des cyclamens partageaient la vedette avec les premiers colchiques d'automne. Plus loin, Hazel repéra son petit cotonéaster dense et feuillu, chargé d'une constellation de baies rouges. À ses pieds, quelques spectaculaires dahlias couleur bronze.

L'occasion était trop belle : Hazel sortit son sécateur fétiche, un cadeau de sa sœur Lavinia. Ses lames plaquées cuivre et son élégant manche en bois patiné lui donnaient un charme d'antan. Hazel ne s'en séparait

jamais : le savoir dans sa poche, prêt à accomplir sa tâche, suffisait à lui réchauffer le cœur. Les deux sœurs lui avaient donné un surnom, « Lord Byron », parce qu'il aimait « les jeunes pousses ». Cette trouvaille les avait fait rire comme des baleines.

Lord Byron à la main, elle parcourut le jardin, prélevant une brassée de fleurs aux couleurs automnales, agrémentée d'une branche de baies écarlates. Ce petit tour permit à Hazel de faire le point sur ce dont elle disposait pour l'atelier « Cuisine des fleurs sauvages » qui aurait lieu au cottage. Côté boisson, les participants réaliseraient un pétillant sauvage à partir de fleurs récoltées au jardin, des roses, des capucines ou du bleuet. Pour manger, elle comptait leur faire préparer un délicieux pesto aux fleurs de carottes sauvages qu'elle récolterait au préalable dans la campagne alentour. Par chance, cette année, la *Daucus carota* jouait les prolongations, sa floraison se poursuivant malgré l'entrée, en douceur, dans l'automne. Hazel voulait en profiter.

De retour dans la cuisine, elle plaça son bouquet dans un vase, puis s'installa sur la grande table en faïence. Dans son carnet de notes, elle dressa la liste des ingrédients à acheter pour l'atelier : du miel, des citrons et des racines de gingembre frais pour la boisson fermentée ; des noix, du parmesan, de l'huile d'olive et du pain (au levain si possible) pour le pesto.

Avant de partir pour l'épicerie, Hazel fit le point sur le matériel dont elle disposait. Elle stockait denrées et nécessaire à fermentation dans son mini-cellier, une toute petite pièce au mur recouvert de papier peint floral qu'elle avait bricolée sous l'escalier.

Quand elle l'ouvrit, un mélange étonnant envahit ses narines, comme à chaque fois. Une odeur d'eucalyptus, d'épices et de caramel chaud, mêlée à celle, aigre, de